

Le chiffre exact

Jean-François Chassay

Number 141, April 2014

Mathématiques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71506ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chassay, J.-F. (2014). Le chiffre exact. *Moebius*, (141), 129–133.

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

Le chiffre exact

Finalement, en y repensant, il se rendait compte avec effroi de la banalité de son existence, ce qui en soi ne manquait pas d'être banal. Sa vie se traduisait par un processus lamentable où la peur et la lâcheté dominaient. Ces qualificatifs, dont on ne se vante généralement pas, se trouvaient chez lui camouflés sous un semblant d'aisance et on ne les voyait guère surgir, bien enfouis sous le masque d'une certaine élégance. Les épisodes malaisés – un peu *trash* – avaient été juste assez fréquents pour donner l'impression qu'il ne s'agissait pas d'un homme quelconque, mais un peu étrange et parfois d'une imbécillité nette, mais singulière.

Étendu dans le lit, regardant un plafond qui méritait d'être repeint (d'une couleur plus vive, songea-t-il), il revenait sur sa vie, de manière triviale, comme chaque être humain se le propose à lui-même avec plus ou moins d'insistance entre le lever et le coucher du soleil. Jadis, son travail de journaliste le conduisit à la télé et il avait obtenu une (relative) renommée. Parfois deux petites vieilles chuchotaient son nom dans son dos quand il attendait de traverser la rue. Des étudiants, des étudiantes, le contactaient parfois pour avoir son avis ou même l'interviewer – interviewer l'intervieweur, autrement dit. Sa carrière avait commencé aux chiens écrasés, puis il avait gravi, plus ou moins laborieusement selon les époques, les échelons, devenant spécialiste de questions politiques et sociales, assez lèche-cul avec les politiciens sans que sa couardise ne paraisse publiquement, puis il était retombé, peu à peu, au niveau des chiens écrasés : les accidents de la route, le sort des uns et des autres lors de tempêtes de neige ou d'ouragans lointains.

Cette perte d'influence graduelle l'avait un peu ému, bien sûr. Même lâche, peureux et lamentable, on mérite de posséder un égo. En définitive, il s'y préparait, ayant vu les autres passer à la trappe, et il avait surmonté la situation sans trop d'abattement. Sa déprime, pendant qu'il regardait ce plafond, si haut et lui si bas, étendu dans ce lit mou, venait de son incapacité, depuis son plus jeune âge, à pénétrer le langage mathématique. Son seul vrai regret se trouvait là. Il aimait *tellement* les mathématiques, ces symboles et ces équations sans fin. Mais une page d'équations lui paraissait aussi incompréhensible qu'une page d'écriture coréenne. Ancienne (car il devait bien y avoir un coréen médiéval difficile à déchiffrer même pour les autochtones). Il *savait* qu'un groupe abélien est commutatif; qu'un anneau est un ensemble muni de deux lois de composition internes; qu'un espace vectoriel E sur un corps commutatif K relève d'un groupe additif. Il le *savait* certes, mais ne comprenait rien à ce que cela signifiait. Il le savait par pur psittacisme. Bête comme un perroquet.

Pourtant, sa vie entière, il espéra. Encore aujourd'hui, au fond, très loin au fond de lui. Un jour, se répétait-il, je *comprendrai*. Il est vrai que ses dons pour les langues avaient toujours été limités. L'anglais, il le parlait par la force des choses et par nécessité pour son travail, mais jamais il n'était parvenu à une réelle fluidité. L'italien, l'allemand, le portugais, l'espagnol: des efforts vains, toujours. Il ne retenait rien. Sans doute fallait-il comprendre de la même manière ses insuccès mathématiques. Pourtant, l'univers mathématique au complet le fascinait. Les Indiens qui inventent le zéro (comment se représenter le monde qui nous entoure sans le zéro??), l'apport de la civilisation arabe à travers la théorie du système décimal par Abu Abdallah Muhammad Ibn Musa Al-Khwarizmi (il adorait compter et recompter les lettres de ce nom), les exemples d'équation du troisième degré d'Al-Mahani (nombre de lettres: trop simple). Puis ces Grecs, ah là là, cette infinité de Grecs! Archimède sortant tout nu de sa baignoire et dévalant les rues en courant, criant Euréka, à une époque où il n'existait pas de policiers pour arrêter les exhibitionnistes. Les pythagoriciens, dont on

oublie qu'ils se battaient contre les mœurs relâchées des aristocrates. Et puis lui se souvenait, toujours, que les premiers éléments de géométrie apparaissent dans l'entourage de Platon, à l'Académie.

Mais au-delà de ces informations qui relèvent de l'histoire des mathématiques, il s'intéressait aussi à la vie des mathématiciens et son esprit naviguait de détails pittoresques en potins. Il connaissait l'ensemble des données (certes incomplètes, on ne comptait plus les zones d'ombre) qui justifiaient les motivations de Galois dans le duel qui devait le voir disparaître si jeune (ah, le Rimbaud des mathématiques). Les rumeurs concernant la haine qui aurait opposé le mathématicien Gösta Mittag-Leffler et Alfred Nobel sous prétexte que le premier aurait eu une liaison avec la femme du deuxième... alors qu'on ne connaissait pas d'épouse à l'inventeur de la dynamite. Et puis, bien sûr, les dépressions et les phobies d'Isaac Newton qui n'a jamais reçu de pomme sur la tête, ni découvert quoi que ce soit en regardant tomber une Northen Greening ou une Sans Pareil de Peasgood. Mais ces informations multiples qui envahissaient son cerveau n'en faisait pas pour autant un mathématicien, même amateur.

À défaut de pénétrer avec bonheur les arcanes mystérieux et presque mystiques des complexités algébriques et géométriques, il s'était résolu, mais fermement, à compter. L'arithmétique simple n'aurait plus de secret pour lui. Il additionnait, soustrayait divisait, multipliait avec une joie farouche ce qu'il voyait ou pensait. Il comptait ses pas en marchant. Il soustrayait le chiffre correspondant à l'adresse devant laquelle il se trouvait de celle où il devait se rendre. Il transformait les kilomètres à effectuer en milles – et vice-versa lorsqu'il se trouvait aux États-Unis. Il comptait les jours jusqu'à sa retraite puis il compta les jours depuis sa retraite. Les bouchées de ce qu'il mangeait. Le nombre de pages qu'il restait à lire dans le livre qu'il lisait, le nombre de livres lus dans le mois, l'année, la décennie. Le nombre de pages lues dans le mois, l'année, la décennie. Le nombre de mots de ses articles. Le nombre d'individus interviewés. Il divisait le nombre de pages d'un livre par le nombre de chapitres qu'il contenait. C'était sans fin. Les couleurs s'associaient à un nombre, la quantité des

oiseaux qu'il voyait dans le ciel lui apparaissait d'un coup, les gouttes qui s'échappaient d'un robinet devenaient pour lui une litanie de chiffres et il pouvait rester là des heures à compter, recompter, re et recompter insatiablement. Il ne se lassait pas des chiffres et chaque matin commençait en comptabilisant les journées depuis le début de l'année, celles qui restaient avant la fin de l'année, de la décennie, du siècle, du millénaire.

Un jour, sa vie avait pris un tournant lors de la découverte d'un phénomène passablement déroutant. Aux traditionnels anniversaires, il préférait les journées formant un chiffre rond – car il comptait les journées de sa vie. Puis, remontant dans le temps, il découvrit qu'un événement important, sinon fondamental dans sa vie, se produisait toujours lorsqu'il atteignait un chiffre rond.

Ainsi, son premier souvenir marquant remontait à son millième jour. Il le connaissait précisément, puisque sa mère lui avait souvent rappelé la date. Ce jour-là, avant même son troisième anniversaire, il avait été assailli, dans un bois, par un essaim d'abeilles qui l'avaient laissé pendant quelques jours entre la vie et la mort. Les piqûres n'étaient pas si nombreuses, mais avaient engendré une très forte fièvre qui refusait de baisser. Premier souvenir : ça commençait bien. Le 2 500^e jour de son existence, il jouait dans un champ devant chez lui avec quelques amis, dans cette banlieue en plein développement où il existait encore des coins naturels que les bungalows identiques les uns aux autres n'étaient pas encore parvenus à détruire. Il faisait beau, des journées sinon des semaines sans pluie expliquaient le temps sec qui prévalait. Il s'était amusé à lancer des pétards qui, le temps de crier « Au feu ! » avaient enflammé les lieux et encerclé les enfants au milieu d'une fumée noire et d'une chaleur étouffante. Les brûlures avaient légèrement amoché trois camarades, et lui beaucoup plus sérieusement. Plusieurs jours à l'hôpital devaient le transformer en une sorte de héros banlieusard et les parents des autres enfants blessés n'avaient pas trop osé l'enguirlander (lui et ses parents) compte tenu de son état. Des années plus tard, il portait encore des marques de ses brûlures. Lors de son 5 000^e jour passé sur terre, il avait vécu une double expérience fondamentale : poussé sa langue dans la bouche d'une fille et mis sa main dans

une culotte féminine. Expérience traumatisante car, contrairement à son impression, la fille n'était pas aussi consentante qu'il le croyait. L'adolescente, du même âge que lui, appartenait à une famille riche, célèbre, très à droite et peu ouverte aux expériences adolescentes qui n'étaient pas bien encadrées. Cela fit scandale, on l'engueula, on l'ostracisa, au point où on le traumatisa. Lors de son 6 000^e jour, il réalisa sa première fellation, croyant qu'il devait plutôt tourner de ce côté ses expériences sexuelles, imaginant l'homosexualité plus sûre, ce qui, en ces années soixante finissantes, apparaissait comme une drôle d'hypothèse. Mais il comprit rapidement que sa sexualité le portait plus vers les poitrines rebondies que plates. C'est ainsi que le 8 000^e jour de son existence, il tomba officiellement amoureux, avec réciprocité, d'une jeune fille saine et en santé, ce qui coïncida aussi avec la journée où son père, complètement saoul comme à son habitude, se tua dans un accident de voiture, heureusement sans faire d'autres victimes que lui-même. On pleura, mais pas longtemps. C'est au cours de sa 10 000^e journée qu'il devint père de jumeaux qui devaient l'un et l'autre, au cours des années, développer un dédain farouche pour les chiffres, le calcul, et tout ce qui ressemble de près ou de loin à de l'arithmétique. Cela explique peut-être la raison pour laquelle le plus jeune des deux (né 139 secondes après l'aîné) fit une retentissante faillite le jour même où son père fêtait son 20 000^e jour. Au cours de cette même journée, il tenta de se suicider, sans succès. Il se releva, d'abord péniblement, puis décida de ne pas en rester là et de montrer à l'univers entier que son choix de survivre s'avérait le bon. Et 2 000 jours plus tard, il devint riche et célèbre dans le monde médiatique, alors même que son père quittait officiellement son bureau pour profiter d'une retraite bien méritée.

Voilà à quoi il pense, regardant du lit ce plafond méritant d'être repeint et ses conclusions ressemblent sans doute à celles de bien des Occidentaux pour qui, en approchant de la fin, il apparaît qu'il aurait été possible de faire mieux, mais aussi de faire pire. Et la fin, dans son cas, ce sera aujourd'hui, car son cancer est bien avancé et il vit son 25 000^e jour. Les chiffres ne vont quand même pas le lâcher à un moment aussi crucial.